

INDÉPENDANCE AFRICAINE ET FICTION AFRO-AMÉRICAINNE : *Jacob's Ladder* (1984) de John Alfred Williams

SAYNI Kouamé, Université de Bouaké, République de Côte d'Ivoire

Résumé

Quel sens l'Africain et l'Afro Américain donnent à l'indépendance aux premières heures de l'accession à la souveraineté des pays africains ? Quelle est la responsabilité des anciennes puissances coloniales dans la stabilité sociopolitique et militaire des pays africains nouvellement indépendants ? C'est autour de ces questions que tourne cette réflexion qui s'appuie sur *Jacob's Ladder* (1984) écrit par John Alfred Williams après un séjour journalistique en tant que correspondant de *Newsweek* en Afrique au cours des années 1960. Si la situation américaine n'était pas favorable à une solution durable en matière d'intégration, les Afro Américains pouvaient au moins se consoler de l'exemple de leurs frères Africains qui venaient d'accéder à la souveraineté et s'en inspirer pour conquérir leur propre liberté. Mais les conditions de mise en œuvre de la souveraineté étaient si complexes en raison de l'instabilité politique et militaire créée à l'intérieur des pays et soutenue voire entretenue par les influences extérieures qu'il est légitime de se demander si les indépendances africaines constituaient véritablement l'exemple idéal.

Mots clés : indépendance ; souveraineté nationale ; colonialisme ; développement ; liberté ; mercenaire/agent secret ; coup d'état ; panafricanisme ;

Abstract

What was the significance of sovereignty for Africans and Afro Americans in the 1960s when many African countries became independent? What was the responsibility of the former colonizer or the developed countries in the sociopolitical and military stability of the new independent countries? These are the questions that guide this research which is conducted out of reading John A. Williams' *Jacob's Ladder* (1984). Written when Williams was posted in West Africa as *Newsweek* reporter, this political thriller penetrates the tumultuous realities of the past fifty years of independent Africa. For us, it reads as an African novel with the specificities of space, time, characterization as well as the subject that feeds the main plot of the novel. More importantly, as a book which is written at a time when the Afro American community was fighting desperately for equality and dignity, *Jacob's Ladder* (1984) communicates both their hope and joy face to the African scene which is so far from them but so close to their expectations; and their disgust of sabotage of African liberation by the former colonizer to perpetuate domination of the black world.

Key words: Independence; national sovereignty; colonialism; development; liberty; mercenary/secret agent; coup d'état; panafricanism

INTRODUCTION

L'accession à l'indépendance des pays africains au cours des années 1960 eut un effet retentissant à travers le monde, notamment auprès de la diaspora noire américaine pour qui cet événement donnait l'occasion de vivre l'expérience du pouvoir dans un élan de solidarité africaine et afro-américaine. Cette expérience de partage s'exprima largement dans la littérature afro-américaine comme le témoigne *Jacob's Ladder* de John A. Williams¹. Publiée en 1984, cette fiction explore la question de l'indépendance à travers l'histoire de Chuma Fasseke, chef d'État de Pandemi, pays africain imaginaire, qui fait développer un projet de centrale nucléaire, symbole du développement, de puissance technologique et militaire. Bien qu'ambitieux, ce projet n'est pas du goût des grandes puissances en raison de son caractère potentiellement dangereux. C'est pourquoi les États-Unis s'engagent à le combattre en soutenant un coup de force militaire. Au-delà de la polémique autour de ce projet, les questions que l'on peut se poser sont les suivantes : Quel sens donner à l'indépendance au cours de ces premières heures d'accession à la souveraineté ? Quelle est la responsabilité des grandes puissances, anciens pays colonisateurs, dans la stabilité socio-politique et militaire des pays africains nouvellement indépendants ? Cette question est d'autant plus importante que malgré la proclamation des indépendances, nombreux sont les États africains qui n'ont pu véritablement s'affranchir de l'influence des anciennes puissances colonisatrices, ou dont la stabilité socio-politique, économique et militaire est liée à ces anciennes puissances. Le travail que nous envisageons de faire est donc une analyse de l'histoire des indépendances des pays africains à travers la fiction de John Williams, précisément à travers son roman *Jacob's Ladder* dont l'intrigue repose justement sur la question de la souveraineté des pays africains. Comment une telle étude est-elle possible ? L'univers virtuel de la fiction de Williams est-il commensurable à la réalité historique de l'Afrique

¹ John A. Williams, *Jacob's Ladder* (1984), New York, Thunder's Mouth Press, 1987. Les références ultérieures à ce livre seront faites en abréviation comme suit (J.L, px).

des indépendances ? Nous pensons qu'une étude sociocritique peut permettre de répondre efficacement à cette question. La sociocritique est une théorie dont l'objet est l'étude du texte dans ses rapports avec la société. Elle devra ainsi nous permettre de passer de la fiction à la réalité et inversement, grâce notamment aux travaux de Pierre Zima, Paul Ricœur et bien d'autres.

I/ LE ROMAN AFRICAIN DE JOHN A. WILLIAMS

Avant de commencer, il serait instructif de jeter un regard sur ce que représente l'ouvrage *Jacob's Ladder* dans la collection de John Williams et de façon globale dans la littérature afro-américaine. *Jacob's Ladder* est la onzième œuvre de fiction de John A. Williams, écrivain afro-centriste. D'une façon générale, cette œuvre reste majoritairement peu connue. Pour Eliot Fremont-Smith, journaliste au *New York Times*, le manque de popularité de John A. Williams est dû non pas à un défaut de qualité de ses œuvres mais plutôt à leur période de parution. « John A. Williams », écrit-il, « est un excellent écrivain du rang de Ralph Ellison et de James Baldwin, mais ses publications sont venues trop tôt »². D'autres facteurs non moins importants liés aux réalités sociales américaines des années 1950 et 1960 expliquent bien le manque de fortune de l'artiste. C'est le cas, par exemple, des années où il combinait études et activités professionnelles, de son passage dans l'armée, ou encore de son élimination lors de l'attribution du prix de l'académie américaine des arts et lettres en 1962 (*The American Academy of Arts and Letters Fellowship*). Mais ces péripéties de la vie de Williams, si importantes soient-elles, ne sont pas l'objet de cette étude. C'est pourquoi nous ne nous y attarderons pas.

Jacob's Ladder est, en effet, publiée en 1984 c'est-à-dire en pleine période de la quête de l'Afrique mémorielle chez les Afro-Américains. C'est l'époque où beaucoup d'Afro-Américains se tournent vers l'histoire, la généalogie et la culture ancestrale comme un moyen de rechercher, à travers le théâtre, la poésie ou le roman, le sens de leur existence. Cette époque, que le monde littéraire connaît sous le nom d'époque du « souvenir »

² Eliot Fremont-Smith cité par Gilbert H. Muller dans la préface à l'étude qu'il consacre à John A. Williams et qu'il intitule *John A. Williams : criticism and interpretation*. Boston, G. K. Hall & Co, 1984.

(literature of memory), voit la publication d'œuvres d'art aussi riches que diverses : *Song of Solomon* (1970) de Toni Morrison, *Roots* (1976) d'Alex Haley, *A Gathering of Old Men* (1984) d'Ernest Gaines, pour ne citer que ces ouvrages les plus connus.

Cependant, aussi importantes l'histoire ou la généalogie soient-elles pour les Afro-Américains, le roman de Williams est porté sur une époque bien antérieure reflétant des réalités glorieuses de l'Afrique. Il s'agit de l'époque des grands bouleversements politiques marqués par l'accession de nombreux pays africains à l'indépendance. La littérature révolutionnaire de l'Amérique des années 1960 en a fait écho à l'image de l'ouvrage *Black Power* (1954) du célèbre écrivain Richard Wright. Le fait que *Jacob's Ladder* porte sur la question de l'indépendance des pays africains crée une rupture avec certaines des œuvres antérieures de Williams qui traitent des sujets purement américains. La plupart des œuvres de l'auteur, en effet, tournent autour de la thématique suivante : comment l'homme peut-il transcender les limites imposées par l'histoire, en comprenant par histoire le passé d'esclave et les préjugés racistes qui en découlent ? Pour le noir américain, ce thème se traduit concrètement par le problème du droit d'être soi-même dans un monde hostile et oppressif où la cause de cette oppression est la couleur de la peau. Le développement de ce thème se démultiplie en de nombreux autres sujets tels que la « ghettoïsation » de la littérature noire, la déformation ou la manipulation de l'histoire et des faits par les forces au service du pouvoir blanc. Tel est ce qui fait l'essentiel de la trame de *The Angry Ones* (1960), *Night Song* (1961), *Sissie* (1963) ou encore *The Man Who cried I Am* (1967) dont l'histoire se déplace des États-Unis à l'Europe.³

Il ressort du développement du thème général l'idée selon laquelle il existe une forme d'impasse, implacable et irrémédiable, dans tout effort du noir pour sortir du carcan que la société américaine lui a réservé. Cette impasse se traduit par le fait que

³ John A. Williams, *The King God didn't Save: Reflections on the life and Death of Martin Luther King, Jr.*, New York, Pocket Books, 1971, p. 12-36. Voir aussi John Williams, *Flashbacks*, 1970, 221-294 ; Gilbert Muller, *John A. Williams*, 23-39 ; John Williams, "Black Publisher, Black Writer: An Impasse," *Black World*, March 1975, 20-31 ; John Williams, "Race, War and Politics," *Negro Digest*, August 1967, 4-9. La liste complète des œuvres de fiction de Williams est dans la bibliographie.

toute tentative visant à le tirer de sa situation malheureuse devient périlleuse, à condition que cette action ne menace pas les intérêts de la majorité dominante. John Williams démontre que dans les milieux des artistes comme dans celui des activistes noirs, ceux qui ont essayé de lutter contre les principes de l'« establishment » ont souvent payé leur militantisme de leur vie. C'est le cas, relève l'auteur, d'artistes comme Charlie Parker et Miles Davis, virtuoses de la musique Jazz, ou encore du Pasteur Martin Luther King, Jr., qui ont été littéralement emportés par un système dont le pouvoir semble de toute évidence incontrôlable. John Williams affirme en faisant allusion à Charlie Parker et à Miles Davis que leur destruction fut le résultat de leur échec dans la résistance aux banalités de la vie, c'est-à-dire la consommation abusive de la drogue. Quant à Martin Luther King, Jr., l'auteur dit que son assassinat ne résulte pas d'un acte héroïque de sa part en ce sens qu'il n'avait pas tant menacé la survie du système blanc, mais avait au contraire œuvré à son service.⁴

C'est certainement cette impasse, cette impossibilité de renverser le système établi au niveau national qui amène Williams à se tourner vers les sujets exotiques, notamment les préoccupations africaines. Il est possible qu'en se tournant vers les réalités extérieures, l'écrivain veuille faire de celles-ci une source d'inspiration dans l'effort de règlement des problèmes nationaux. Une chose est sûre, au regard de l'histoire, *Jacob's Ladder* est publié près de deux décennies après un séjour de l'auteur en Afrique de l'Ouest en tant que correspondant du magazine américain *Newsweek* au cours des années 1960. Nul doute que cette expérience de journaliste en ces moments clés des indépendances africaines eut un impact important dans la publication de ce thriller politique qui reflète l'Afrique à plus d'un titre. En effet, alors que de coutume, dans les œuvres Afro-Américaines, le sujet et les acteurs sont Américains, dans *Jacob's Ladder*, l'espace, les protagonistes, tout, à l'exception du personnel expatrié des ambassades étrangères, sont dépeints aux couleurs africaines, de sorte que l'œuvre peut se lire comme le roman africain de John Williams. En tant que roman africain, *Jacob's Ladder* ne se limite pas aux caractéristiques évoquées plus haut (espace, protagoniste, etc.) ; il plonge aussi le lecteur dans une thématique propre au contexte africain. Ici il est

4

question des bouleversements majeurs qui se produisent dans la vie politique africaine à la fin des années 1950 et au début des années 1960 avec l'accession à l'indépendance de la plupart des pays sous domination coloniale européenne. Il jette un regard rétrospectif sur cette époque cruciale en mettant un accent particulier sur les événements tragiques, notamment les crises militaro-politiques. De façon générale, ces crises se présentent comme la suite logique des conditions de mise en œuvre ou, pour dire simplement, les modalités de jouissance du droit d'être soi-même en tant que pays et communautés humaines libres et indépendants.

L'intrigue est construite autour de l'histoire tragique de Chuma Fasseke, Président de Pandemi, pays africain indépendant, qui a décidé de prendre en main la destinée de son peuple et de vivre pleinement sa souveraineté. Ce désir de souveraineté suscite toutes les tensions qui focaliseront notre attention dans la section suivante.

II/ NOW A PEOPLE IS COMING: puissance militaire et souveraineté nationale.

Ce qui retient l'attention du lecteur dès les premières lignes du roman est la volonté affichée par l'équipe dirigeante de Pandemi de redéfinir la notion d'indépendance dans un pays pourtant indépendant depuis 119 ans :

Pandemi had been independent for 119 years. These other nations [...] had only to look at Pandemi and see how this western-style "independence" worked when it was handed over by someone else, not won in the heat of battle, the flash of fire. True, Pandemi's independence was a gift from another age; perhaps not as much a gift as a way out of the old American problem. (J.L, 26)

Indépendant depuis 119 ans, Pandemi ne présente cependant pas l'image d'un pays dont on doit être fier pour deux raisons majeures : d'abord le pays n'a pas acquis son indépendance de haute lutte. Ensuite, les premières autorités n'ont eu pour ambition que de construire un pays à l'image de l'Occident en copiant ou s'octroyant les « gadget[s] » de ce monde : les Fokkers, les caravelles, ou encore les VC-10 (p. 10). Il convient

de chercher à en savoir plus sur ces autorités et, au-delà, sur ce pays centenaire dans la suite des événements du roman. Sans doute pourrait-on par cette démarche mieux comprendre la suite au regard de l'histoire de l'Afrique à l'époque des indépendances. Pandemi est décrit comme une enclave africaine entourée par deux anciennes colonies française et britannique. Cette enclave dirigée par des anciens esclaves devenus maîtres a vu prospérer les traditions américaines de « caste » et « classe » ou encore de « l'anglais comme langue officielle » (p. 26). La représentation de Pandemi et de sa communauté de pêcheurs Kru (p. 12) ou encore celle des anciens dirigeants connus sous le nom de « Franklins » descendants d'esclaves, renvoie au Libéria, pays fondé par d'anciens esclaves affranchis venus des États-Unis au 19^e siècle. Ce qui conforte le lecteur dans l'idée que Pandemi correspond au Libéria est le nombre d'année d'indépendance, 119 ans, lorsqu'on tient compte de l'année à laquelle l'événement se déroule dans le roman c'est-à-dire 1966 (p. 136). Cent dix-neuf années, c'est en effet le temps qui sépare 1847, date de l'indépendance du Libéria, et 1966. Toutefois nous ne devons pas oublier que *Jacob's Ladder* est avant tout une œuvre de fiction. De ce point de vue, il est clair que les événements qui s'y déroulent relèvent en grande partie de l'imaginaire créatif de l'auteur. Et s'il y a une relation possible entre eux et la réalité, on ne peut affirmer avec certitude qu'il s'agit exactement de l'histoire des années 1950 et 1960. Il s'agit certainement d'une version « refaite » de cette histoire, selon la théorie du philosophe Paul Ricœur pour qui l'imaginaire a toujours tendance à sortir de lui-même pour refaire la réalité. Dans une étude qu'il consacre à la relation entre la fiction et la réalité, Paul Ricœur développe ce qu'il appelle la « fonction heuristique » de la fiction, c'est-à-dire la possibilité de découvrir l'imaginaire qui va donner à l'événement, plus ou moins connu, de nouvelles dimensions. Il écrit à ce propos : « La fiction a une double valence quant à la référence ; elle se dirige ailleurs voire nulle part ; mais parce qu'elle désigne le non-lieu par rapport à toute réalité, elle peut viser indirectement cette réalité selon ce que j'appelle un nouvel 'effet de référence'. »⁵

En 119 ans d'indépendance, Pandemi ne présente donc pas l'image d'un pays véritablement souverain parce que les Franklins

⁵ Paul Ricœur, « L'imaginaire à la charnière du théorique et du pratique », *Du texte à l'action : essais d'herméneutique II*, Paris, Seuil, 1986, 246.

n'étaient pas déterminés à lui construire une histoire propre et digne. Ils s'étaient plutôt contentés de reproduire le mode de vie occidental. Mais pour Fasseke et son gouvernement qui représentent les nouvelles autorités qui leur ont succédé, les gadgets auxquels l'ancien pouvoir était attaché ne font pas seulement des pays qui les recherchent de simples consommateurs des produits de l'industrie occidentale. Ils traduisent la perpétuation du colonialisme : « They had merely gone from one form of colonialism to another » (p. 10). Fasseke estime que l'intérêt de la population qu'il dirige est plutôt orienté vers des valeurs incarnées par les grandes figures de l'autodétermination africaine et Afro-Américaine : Patrice Lumumba, Premier ministre du Zaïre indépendant (actuelle République Démocratique du Congo), Kwame Nkrumah, Premier Président du Ghana, Nelson Mandela, Leader de la lutte anti-Apartheid et premier Président de l'Afrique du Sud post Apartheid (p. 10), ou encore l'Afro-Américain W E. B. Du Bois, militant de la lutte anti- raciale et promoteur du panafricanisme. Toutes ces grandes figures et bien d'autres sont nommément citées dès le premier chapitre (p. 10) et (p. 15). Car Fasseke n'est-il pas après tout un des leurs, lui qui est décrit comme un ancien militant du panafricanisme quand il était étudiant à Londres ? (p. 15) Bien que la plupart de ces figures aient eu une expérience difficile voire souvent tragique de l'indépendance, elles représentent la principale source d'inspiration pour Fasseke et son gouvernement. C'est pourquoi en prenant le pouvoir à la suite des Franklins, Fasseke a pris la résolution de faire changer les choses : « [Fasseke] had decided, long before he took office six years before, amid the dust left swimming in the air by the Franklins' hasty departure, that things would change in Pandemi if nowhere else in Africa. [...] today will mark the evidence of change » (p. 10). Il ne fait pas de doute que le changement, pour Fasseke, s'inscrit dans la perspective tracée par ces grandes figures du panafricanisme ; ceci est un élément supplémentaire qui montre que le roman renvoie aux années 1960.

Mais le changement prend une dimension plus significative dans la vision de Fasseke qui veut faire de Pandemi un pays grand et puissant. Depuis qu'il dirige le pays, il a entrepris plusieurs programmes visant le bien-être de son peuple. Mais il a à cœur de réaliser un projet plus ambitieux. Au cours d'un entretien avec

Nmadi Ouro, un vieil ami poète, il fait savoir qu'il a fait construire une centrale nucléaire avec le soutien de Shaguri, Président d'un pays limitrophe et ami connu sous le nom de Temian. Il veut produire de l'électricité, mais il a aussi l'intention d'utiliser les déchets d'uranium à des fins militaires : «We have began operation of a fast breeder nuclear reactor [...] we have every intention to convert the waste product into materials for nuclear weapons.» (p. 23) Le réacteur nucléaire, qui va permettre à Pandemi et à Temian de produire l'électricité nécessaire à leurs besoins énergétiques, est une œuvre qui témoigne de la grande avancée technologique d'un pays. Il témoigne aussi de la grande capacité militaire en raison de la possibilité d'orienter son développement dans la fabrication d'armes atomiques. Le président Fasseke est conscient de ces deux atouts majeurs que confère le nucléaire. C'est pourquoi il a décidé d'y engager son pays. Pour lui, cette technologie devra permettre à son peuple de s'affirmer et à son pays de montrer qu'il compte aussi parmi les grands : « It is a nuclear-powered plant, conceived to be the first in a network of such plants designed to create power for the industry this continent needs and will develop. We will become a giant among giants » (P. 174) Plus que le désir de grandeur, le Président Fasseke recherche la puissance qui va permettre aux autorités de Pandemi de faire valoir leurs visions dans leurs rapports avec les autres pays puissants ; Abi Pendembou, Directeur de cabinet et homme de confiance de Fasseke expose les motivations de ce choix : « We cannot stop them, we cannot bargain with them without such a weapon ». (p. 24) Il est clair que pour Fasseke et son peuple, la détention de la technologie nucléaire renforce l'indépendance du pays. Mais la puissance militaire que cette technologie confère est surtout pour eux l'occasion de se doter d'un moyen de pression dans leurs relations avec les autres pays.

La question du nucléaire qui est au cœur des échanges entre le Président Fasseke et ses collaborateurs revêt un intérêt certain. Fasseke l'utilise comme un programme politique mais bien plus. Au-delà de la simple production d'électricité qui est un fait positif parce que contribuant à l'amélioration des conditions de vie de la population, le nucléaire donne au gouvernement de Fasseke un pouvoir énorme, le pouvoir atomique, qui est un facteur clé de l'expression de la puissance entre États dans le monde moderne.

En développant l'arme atomique, Fasseke veut s'assurer de la capacité de dissuasion nucléaire et ainsi donner à Pandemi la dimension d'un pays puissant. Le nucléaire ou la force militaire devient ainsi le principal moyen d'expression de la souveraineté ou du droit à l'existence pour les autorités politiques de Pandemi. La question est de savoir si le choix du développement militaire est essentiel pour un pays africain comme Pandemi à ces premières heures des indépendances, un pays qui, comme l'admet le Président, a besoin d'investissement en infrastructures : « It took almost as much time to transport crops from the south by truck as it did when [Fasseke] was a boy » (p. 11). C'est cette question qui va guider notre réflexion dans la section suivante consacrée à l'évanouissement du rêve de Fasseke à travers des actes de sabotage de la part des États-Unis par agents secrets interposés.

III/ INDÉPENDANCE, QUELLE INDÉPENDANCE ?

À la question de savoir comment exister en tant que nation qui a en main la plénitude de la souveraineté, Fasseke a choisi l'option radicale, à savoir le développement militaire sous le couvert du nucléaire civil. Mais les gouvernements étrangers ne sont pas dupes, notamment le gouvernement américain qui connaît le danger que représente le projet de Pandemi. C'est ce qui explique son hostilité envers les autorités de ce pays. Les autorités américaines sont représentées dans le roman par la communauté expatriée de l'Ambassade composée par l'Ambassadeur Fullerton et des agents de la C.I.A dirigé par Kenneth Klein qui représente l'attaché culturel de l'Ambassade américaine. Mais celui qui apparaît au premier plan est Jacob Henry connu sous le nom de Jake. Personnage noir américain, Jake a passé les dix premières années de sa vie à Pandemi où son père était aumônier de l'armée. Rentré aux États-Unis avec ses parents, Jake est rentré dans l'armée qui l'a envoyé successivement en Corée pendant la guerre et en Europe, puis en Afrique précisément à Pandemi. Par tous ces voyages, Jake est sans doute le personnage qui donne à *Jacob Ladder* sa dimension véritablement universelle. Affecté à Pandemi en tant qu'attaché militaire, la nouvelle de l'arrivée de cet ami d'enfance de Fasseke suscite l'inquiétude chez tout le monde, à commencer par Fasseke lui-même qui cherche les

réponses à ses interrogations dans les souvenirs que son père pourrait encore avoir des temps passés avec la famille de Jake :

Fasseke had never imagined that he [...] would be sitting in his father's house this night. Pendembou's information was the cause of it. Jake was back at a curiously coincidental time. Perhaps Fasseke's father could retrace the years once again and in the process reveal something about Jake that Fasseke had missed. He had not always listened carefully to his father as he ranged down back the years when the Henrys first arrived in Pandemi as missionaries; he needed to know all there was to know, all he'd forgotten, all he'd never known. (J.L, 31)

Le besoin de ressourcement exprimé par la visite de Jake au domicile de son père est une allusion implicite à la quête mémorielle qui est un aspect important de la littérature afro-américaine des années 1960. Ici cette quête est exprimée non pas dans le sens de s'approprier le passé mais plutôt dans le sens d'utiliser ce passé comme moyen pour élucider le présent⁶¹.

Akenzua, le père de Fasseke, ne veut, lui, se satisfaire de simples interrogations. Il est plus incisif, accusant directement Jake de sabotage : « You're not here to help us. You're here to help hurt us » (p. 175). Jake sait bien que la méfiance des autorités de Pandemi est justifiée, mais il tient à les rassurer. Lorsqu'il rencontre Chuma, son ami d'enfance, il rappelle qu'il est venu pour rendre les relations meilleures entre les États-Unis et Pandemi : « I don't know what your intelligence says, but Obika put his finger on why I'm here, and that's to make the U.S. look pretty good with all of Africa... » (p. 107). Ce langage, qui ressemble bien aux déclarations diplomatiques habituelles, est le même que celui de l'Ambassadeur Fullerton qui promet une aide substantielle de son pays à Pandemi. Mais la réalité est bien

⁶ Nous nous référons ici au souci de Williams de faire de l'œuvre littéraire, en particulier le roman, la source d'une recherche crédible de la vérité historique. Voir à ce propos le passage suivant dans un article intitulé « Backtracking Pioneers » paru dans *New York Herald Tribune Book Week* en 1974 : « Novelists would do well to remember that when the works of the scholar-historians create doubt in the researcher's mind, the researcher then turns to literature as a primary source for confirmation or correction. If the truth of a time, a people, a state is not available anywhere else, let it be in the novel ». John A. Williams, "Backtracking Pioneers", *New York Herald Tribune Book Week*, 7 June, 1974, 2.

différente. À l'occasion d'un message radiodiffusé dans lequel Fasseke annonce la mise en service de la centrale nucléaire et la collaboration avec Temian le pays voisin, il indique clairement l'existence de tension avec les États-Unis et surtout l'implication de ce pays dans une tentative de coup d'État à Temian :

The fact is, the Americans presume they can control the destinies of nations smaller than theirs; that they can determine which nations will have what and when. [...] I, together with our neighbor and good friend, President Taiwo shaguri of Temien, determined [...] to help our people and all of Africa that is truly Africa, to select our own destiny. One result of such action was the attack on President Shaguri just days ago. Another is the tired claim of Ulcuma for territory it never owned. [...] Our information is that the Americans wanted to depose President Shaguri, partly to secure, through his replacement, a cheaper price for the oil they purchase. When the attempt on President Shaguri failed, the unrest on the Ulcuma border began. (J.L, 173)

Fasseke dénonce ouvertement l'interventionnisme des États-Unis, leur tendance à dicter leur vision du monde aux autres pays et surtout leur volonté à contrôler leurs richesses. Ce discours nationaliste rappelle bien les déclarations des premières autorités politiques africaines à l'époque des indépendances telles que le Ghanéen Kwame Nkrumah ou encore le Guinéen Sékou Touré considérés comme les symboles de la résistance anticolonialiste. Déterminé et provocateur, le discours de Fasseke affiche la tendance autonomiste du pouvoir de Pandemi et la volonté de ses autorités à prendre en main le destin de leur peuple. Dans la coopération affichée entre Pandemi et Temian, il faut voir le rapprochement idéologique et stratégique entre les pays africains reconnus comme défenseurs d'une vision autonomiste dans leurs relations avec les anciennes puissances coloniales. Même si il n'est fait aucune mention de ces pays, les pays comme l'ex Zaïre de Patrice Lumumba, le Ghana de Nkrumah, ou encore la Guinée de Sékou Touré transparaissent en filigrane dans la trame de l'œuvre. Pour la plupart de ces pays, les indépendances ont été l'occasion de grande fierté nationale et de promotion de grands projets de développement dans un élan de solidarité interafricaine tout comme le projet de centrale nucléaire marque le rapprochement entre Pandemi et Temian dans *Jacob's Ladder*. Mais aussi ambitieux soit-il, un tel projet ne rencontre pas

l'assentiment de certaines grandes puissances comme les États-Unis qui ne cachent pas leur opposition. Toutefois, ils procèdent par la négociation à travers leur Ambassadeur à Pandemi en proposant une aide au pays en échange de l'abandon du programme nucléaire : « [Fullerton] had been intense with his pledge of U.S. friendship and a level of aid that would surpass the combined levels of every black country on the continent [...] [The United States] simply wanted Pandemi not to have what it had just built » (p. 145). Voilà des propositions qui ne manquent pas d'attirer l'attention du lecteur sur l'actualité mondiale contemporaine dans les relations entre les grandes puissances (USA, Russie, France, Angleterre, etc.) et quelques pays de puissance moyenne comme la Corée du Nord et l'Iran qui aspirent aujourd'hui au développement nucléaire. Bien qu'il s'agisse ici de faits virtuels rattachés aux années 1960, le roman de Williams nous renvoie à l'actualité brûlante de nos jours, à la complexité des questions du nucléaire qui est sans doute une source de richesse énergétique et un enjeu d'affranchissement. Mais le nucléaire apparaît manifestement aussi comme source de tension liée principalement à un déni de liberté exprimé ouvertement par les grands pays représentés ici par les USA et prononcé par le diplomate américain : « Sovereign territory doesn't mean anything anymore, unless it's ours » (p. 138). Ainsi déclaré, on comprend toute la détermination des États-Unis pour détruire la centrale et parvenir à un changement de régime à Pandemi par un coup d'état conduit par un groupe de soldats dissidents de l'armée nationale dirigé par le Lieutenant Ngere Mbundi, aidé par des agents de la C.I.A affecté à cet effet à Pandemi. Alors que tout le monde pensait que la menace venait de Jake, ami d'enfance de Fasseke et nouvel attaché militaire des USA à Pandemi, le coup est mené sous le commandement de Kenneth Klein, véritable cerveau de la C.I.A à Pandemi, faisant ainsi passer Jake pour un simple « appât ». Comme il l'affirme lui-même : « I have been a god-damn decoy all along » (p. 211)

Le coup de force perpétré par les militaires de Pandemi aidés par la C.I.A vient confirmer l'interventionnisme des États-Unis dénoncé plus tôt par le Président Fasseke. Lorsqu'on sort de la fiction pour se placer dans le contexte historique de l'Afrique, on s'aperçoit que la scène du coup de force et bien d'autres (le sabotage de la centrale nucléaire, les revendications territoriales

de Ulcuma, le pays voisin de Pandemi) apparaissent comme des événements annonciateurs des lendemains difficiles des indépendances africaines. Si le coup d'état militaire suivi du sabotage de la centrale nucléaire sont une allusion aux nombreux complots militaro-politiques qui ont déstabilisé les pays africains nouvellement indépendants, les revendications territoriales du pays voisin évoquent, elles, les tensions liées à la balkanisation de l'Afrique. Quant à l'action de la C.I.A, elle représente la complicité des pays occidentaux en général et les anciennes puissances coloniales en particulier dans ces troubles. L'aide que les agents de la C.I.A apportent aux putschistes de Pandemi est sans doute pour John Williams une occasion pour dénoncer les nombreuses actions de déstabilisation des pays africains par les services secrets des grandes puissances. En fin de compte, l'indépendance annoncée à cor et à cri et l'espoir suscité n'ont été qu'une vague d'illusion parce que les grandes puissances tiennent à préserver leurs intérêts et surtout à maintenir leur supériorité sur les « petites nations » comme le dénonce le personnage principal de l'œuvre de Williams.

CONCLUSION

Ce travail nous a permis de réfléchir sur la question de l'indépendance des pays africains. À travers la problématique principale de la signification réelle de l'indépendance, nous avons évoqué le thème général de la liberté ou, dans le contexte de John Williams, du droit d'être soi-même dans un environnement hostile. La question a suscité tellement d'intérêt à travers le monde qu'elle est rentrée dans le débat afro-américain des droits civiques au moment où celui-ci était à un tournant identitaire. Avant Williams, c'est Richard Wright qui évoquait, en 1954, la question du pouvoir noir dans *Black Power*. Dans les années 1980, Williams revient sur le sujet dans son œuvre *Jacob's Ladder* (1984), inspirée sans doute par son séjour africain en tant que correspondant de *Newsweek*. À l'instar de la centrale nucléaire de Pandemi, pays imaginaire dont les autorités étaient fières de décider par elles-mêmes de leur destin, Williams montre comment l'indépendance était porteuse d'espoir grâce aux grands projets de développement socio-économique. De même, Williams montre comment cette indépendance était contestée/sabotée par les anciennes puissances coloniales qui mettaient tout en œuvre

pour changer les régimes qui ne leur étaient pas favorables, par l'intermédiaire de mercenaires ou de services secrets. Tel est le plan de la C.I.A à Pandemi en sabotant la centrale et en soutenant le Lieutenant Ngere Mbundi dans le renversement du pouvoir de Chuma Fasseke. Au total, Williams offre aux lecteurs en général et au public américain en particulier, un aspect de l'actualité africaine dans un roman que nous qualifions de « roman africain » qui sert de matière à réfléchir sur la situation américaine à l'heure de l'intégration.

BIBLIOGRAPHIE

Williams, John Alfred. *Jacob's Ladder* (1984), New York, Thunder's Mouth Press, 1987.

The Angry Ones. New York, Ace Books, 1960.

Night Song. New York, Farrar, Straus & Cudahy, 1961.

Sissie. New York, Farrar, Straus & Cudahy, 1963.

Sons of Darkness, Sons of Light. Boston, Little Brown, 1969

The Man Who Cried I Am (1967). London, Penguin, 1971.

Captain Blackman. New York, Doubleday, 1972

Mothersill and the Foxes. New York, Doubleday, 1975

The Junior Bachelor Society. New York, Doubleday, 1976

The Berhama Account. New Jersey, New Horizon Press, 1985

Click Song (1982). Thunder's Mouth Press, 1987

Williams, John A. *The King God didn't Save: Reflections on the life and Death of Martin Luther King, Jr.,* New York, Pocket Books, 1971

Muller, Gilbert H. John A. Williams. Boston, Hall, 1984.

Ricœur, Paul. *Du texte à l'action : essais d'herméneutique II.* Paris, Seuil, 1986.

Lukàcs, Georges. *Le Roman historique.* Paris, Royot, 1965

Zima, Pierre. *Manuel de sociocritique.* Paris, Edition Picard, 1985.

Goldmann, Lucien. *Pour une sociologie du roman.* Paris, Gallimard, 1964.